

Les montagnes sont-elles les derniers refuges des grands prédateurs?

Nicolas Lescureux, John D. C. Linnell

Zusammenfassung

Die Berge als letzte Refugien der grossen Raubtiere?

In Westeuropa wurden die grösseren Raubtiere durch Verfolgung, durch die Urbanisierung und die intensive Landwirtschaft zunehmend in die Berge abgedrängt, die oft zu ihren letzten Zufluchtsorten wurden. Wölfe wurden in der westlichen Vorstellungswelt mit Bergen und Wildnis in Verbindung gebracht; verstärkt wurde diese Vorstellung zusätzlich durch Dokumentationen über die Wildnis Nordamerikas. Wölfe haben dennoch – als Folge ihres Schutzstatus – ihre Anpassungsfähigkeit bewiesen und die intensiv genutzten Ebenen und urbanen Gebiete wieder in Beschlag genommen. Auch in den Berggebieten nehmen die Konflikte zwischen Mensch und Wolf allerdings zu. Der Wolf hat sich damit der räumlichen Kategorisierung widersetzt, was zu Problemen im Umgang mit ihm führt. Die Einführung von relationalen Kategorien, die auf Reziprozität beruhen, scheinen der Dynamik der Beziehung zwischen Mensch und grossen Raubtieren angemessener, nicht zuletzt in einer Umwelt, die sich im steten Umbruch befindet.

Introduction

Au début des années 1990, le loup est revenu en France par l'Arc alpin et les conflits liés à son retour ont rapidement été associés aux problèmes des milieux de montagne, tant par ses défenseurs que par ses détracteurs. En effet, le canidé apparaissait tantôt comme une menace pour la montagne et ses activités, tantôt

comme une consécration de la qualité environnementale des Alpes françaises. Le colloque qui s'est tenu à Grenoble sur la relation homme-animal sauvage dans les Alpes et les espaces montagnards semblait l'occasion d'une mise au point sur le lien qui peut exister entre montagnes et loups. Loin de prétendre à l'exhaustivité, cet article se veut plutôt un essai issu de réflexions menées à la suite de différents terrains ethnographiques conduits en France, au Kirghizstan et en République de Macédoine, et de la lecture de la littérature consacrée à cette thématique. En élargissant l'échelle spatiale et temporelle, nous montrons que les loups, loin d'être des animaux cantonnés aux espaces montagnards ou à de prétendus espaces sauvages, sont intimement liés aux humains depuis plusieurs millénaires et sur l'ensemble de l'hémisphère nord. Ce n'est que dans l'histoire récente et sur une zone restreinte à l'Amérique du Nord et à l'Europe que les loups ont été contraints de trouver refuge dans les lieux inoccupés ou fort peu occupés par les humains. Leur retour récent au sein de territoires anthropisés surprend et démontre leurs capacités d'adaptation, mettant ainsi en avant l'importance, voire la prééminence des facteurs sociaux sur les facteurs strictement écologiques pour déterminer le milieu de vie potentiel des loups. Or, il apparaît que ces facteurs sociaux ne sont pas toujours favorables aux loups dans les zones de montagne, notamment en Europe occidentale, où la déprise agricole et la spécialisation dans l'élevage extensif conduisent à une situation de conflits avérés ou potentiels entre humains et grands prédateurs. Cette analyse nous amène à réfléchir à différentes échelles sur la place qui peut être accordée aux grands prédateurs par les sociétés humaines. Nous suggérons l'adoption d'une vision dynamique centrée sur l'ajustement des modalités relationnelles plutôt que l'établissement *a priori* de catégories spatialisées attribuant une place respective aux uns et aux autres.

Les loups ne peuvent-ils survivre que dans les montagnes?

Un rapide tour d'horizon de l'aire de répartition des loups permet de constater que les loups ne se cantonnent pas aux montagnes. En effet, le loup, véritable espèce généraliste, fut longtemps le plus répandu des mammifères terrestres après l'homme.¹ Bien que les loups, contrairement à ce qui fut avancé par certains de ses plus ardents défenseurs,² ne se nourrissent pas en majorité de souris, il n'en reste pas moins que leur régime alimentaire particulièrement opportuniste, allant du lièvre arctique d'un kilogramme au bison d'une tonne³ leur a permis de

survivre sur l'ensemble de l'hémisphère Nord⁴ et d'y occuper la quasi-totalité des habitats.⁵ Il apparaît donc que les loups ne sont pas, loin de là, des animaux inféodés aux montagnes. Certains ont cependant avancé que ces animaux étaient associés à la nature sauvage, au *wilderness*.⁶ Cette idée s'est répandue chez de nombreux défenseurs des loups qui ont idéalisé cet animal en faisant de lui un symbole de la nature sauvage.⁷ Or, en Europe occidentale et pour de nombreux habitants de zones urbaines en mal de nature, la montagne apparaît également comme un symbole de nature sauvage. C'est donc en toute logique que les loups ont été associés aux montagnes, d'autant que celles-ci ont jusqu'à récemment abrité leurs dernières populations, notamment en Europe du sud. Avant de revenir sur l'association qui peut être faite entre montagne et nature sauvage, nous allons nous attacher dans un premier temps à montrer que les loups, loin d'être des animaux associés à la nature sauvage, sont au contraire intimement liés aux populations humaines.

Une proximité inscrite dans l'espace et dans le temps

En effet, les loups étant répartis sur l'ensemble de l'hémisphère nord, il est indéniable qu'hommes et loups ont occupé pendant fort longtemps le même espace. Les populations humaines, sur une aire géographique assez vaste, côtoyaient les loups tandis que ces derniers vivaient quasiment tous à proximité de populations humaines, excepté dans l'extrême nord de leur aire de répartition. Ces deux prédateurs aux modes de vie fort similaires ont été amenés à se rencontrer et à s'observer mutuellement depuis qu'ils occupent le même espace, notamment dans les zones de plaines, de steppes et de toundra⁸ au sein desquelles la visibilité était meilleure.

La proximité entre ces deux espèces s'inscrit ainsi dans l'espace mais leurs relations sont également à replacer dans leur dimension temporelle. En effet, il est vraisemblable que les loups et les chasseurs de la préhistoire occupaient la même niche écologique, tous deux étant adaptés à la chasse en famille de grands herbivores.⁹ Ainsi, des os de loups ont été trouvés en association avec des os humains dans des sites datés de 150'000 à 400'000 ans avant notre ère.¹⁰ Ces associations montrent que canidés et humains devaient souvent partager les mêmes sites d'occupation et de chasse. Cette grande proximité des humains et des loups s'est d'ailleurs concrétisée avec l'appriivoisement progressif des loups puis leur domestication, facilitée par leur comportement social, qui a conduit

à l'apparition du chien. En effet, il est désormais admis que les chiens actuels descendent du loup et de récentes analyses font remonter la domestication du chien aux alentours de 31'700 ans avant notre ère.¹¹ Les origines du chien sont cependant multiples et indépendantes, et les croisements entre les premiers chiens et les loups étaient fréquents.¹² Finalement, il est vraisemblable que la séparation génétique définitive entre chiens et loups soit relativement récente, consécutive à la révolution agropastorale néolithique qui aurait conduit à une séparation physique du chien et du loup, conséquence de l'incompatibilité entre loups et humains autour du bétail.¹³

Loups et humains: le divorce

Cette incompatibilité entre la forte proximité du loup et l'élevage marque le début des relations conflictuelles entre les hommes et les loups qui caractérisent en général les sociétés d'agriculteurs et d'éleveurs, par opposition aux sociétés vivant de chasse et de cueillette.¹⁴ Cependant, malgré l'extension des sociétés d'éleveurs et l'inévitable généralisation des conflits qui en a découlé, les capacités d'adaptation du loup lui ont permis de se maintenir dans la majeure partie de son aire de répartition et de continuer à cohabiter avec les populations humaines. La lecture de l'ouvrage de J. M. Moriceau¹⁵ est assez édifiante à ce sujet. Elle nous montre les loups présents dans toutes les régions de France et mêlés au quotidien des habitants de zones rurales qui étaient loin d'être des zones de nature sauvage! Le loup apparaît plutôt comme un animal opportuniste trouvant certes refuge au sein des bois et forêts, mais s'aventurant bien souvent à proximité des villages pour y croquer un mouton, un cochon, une vache, un chien... ou un enfant.

Hommes et loups ont ainsi continué à cohabiter jusqu'à une période relativement récente, même si en de nombreux endroits cette cohabitation était loin d'être pacifique. Cependant, les conflits se sont exacerbés, notamment en Europe occidentale, avec la dégradation de l'image du loup par l'église, l'augmentation de la population humaine et son expansion territoriale. Celle-ci s'est faite au détriment de la forêt, la *silva* qui constituait un espace inculte à défricher, peuplé d'hommes et d'animaux rebelles aux lois de la cité.¹⁶ L'organisation de la chasse et le perfectionnement des armes, pièges et autres poisons ont fini par avoir raison du canidé sur un tiers environ de son aire de répartition d'origine. Ainsi, le plus bas niveau de population des loups fut atteint entre

1930 et 1960 en Eurasie, et à la fin des années 1950 en Amérique du Nord. Les populations résiduelles étaient alors cantonnées en Alaska, au Canada et au Minnesota en Amérique du Nord; aux montagnes des Apennins en Italie, aux monts Cantabrique en Espagne, aux monts des Carpates en Europe de l'Est, aux parties nord de l'ex-URSS, et dans les plaines centrales et les montagnes d'Asie.¹⁷ À part en Alaska, au Canada et dans le nord de l'Asie, les populations de loups ont continué à décliner jusqu'au début des années 1970 et la situation était notamment devenue critique en Europe où il ne restait que de petites populations isolées.¹⁸

Le retour en grâce du loup

Dans les années 1970 s'est mise en place une sorte de révolution environnementale qui s'est accompagnée d'une volonté de protéger les espèces en danger. Cela s'est notamment traduit par l'*Endangered Species Act* de 1966 puis par la protection du loup aux États-Unis en 1973 et la création du premier groupe de spécialistes des loups à l'Union Internationale pour la Conservation de la Nature (UICN) en 1973, qui a suivi son inscription sur la liste rouge des espèces menacées. Les informations sur les loups étaient relativement peu nombreuses à l'époque et surtout basées sur des études menées en Alaska dans les années 1940.¹⁹ D'autres études ont suivi, grâce notamment au développement des techniques de télémétrie dans les années 1960, qui permettait de suivre les individus de manière indirecte. La multiplication des études et surtout leur diffusion sous forme vulgarisée au grand public a contribué à rendre cet animal populaire, mais a aussi conduit à la propagation d'idées fausses ou incomplètes auprès d'un public de plus en plus urbanisé. Dans la mesure où la plupart des études étaient réalisées en Alaska ou dans des zones très peu peuplées, ces animaux ont été associés à la nature sauvage. Des interprétations abusives de résultats scientifiques ont conduit à la propagation de demi-vérités sur le rôle d'espèce «clef de voûte» du loup, sur ses capacités à s'autoréguler ou encore sur le fait qu'il ne s'en prenne aux animaux domestiques qu'en l'absence de proies sauvages. Elles ont également conduit à considérer que les loups ne pouvaient supporter les zones d'activités humaines intenses et évitaient de s'y installer. Cette image idéalisée du loup a entraîné la multiplication des associations de défense et de protection du loup, aux États-Unis puis en Europe, et a servi de base à une vaste campagne de réhabilitation de l'animal.

Face à cette situation, de nombreux gouvernements prirent la décision de protéger le loup et d'interdire l'utilisation du poison. Au début des années 1980, les populations de loups ont commencé à augmenter.²⁰ Ils se sont alors mis à coloniser les zones inaccessibles à proximité de cette «nature sauvage» au sein de laquelle ils avaient échappé à l'extermination, renforçant ainsi leur image d'animal de la nature sauvage. Dave Mech²¹ montre ainsi comment, en quelques dizaines d'années, en Amérique du Nord et en Europe occidentale, une nouvelle mythologie du loup s'est développée, notamment au sein d'une population de plus en plus urbanisée: celle d'un animal symbole de la nature sauvage, nécessaire à la santé des écosystèmes, fuyant l'homme et n'attaquant que rarement les animaux domestiques.

Le rétablissement de la proximité

Le développement d'une vision positive, associé à la protection des loups, leur a permis de recoloniser des zones dont ils étaient absents depuis plusieurs décennies. Ils ont alors commencé à démontrer leurs extraordinaires capacités d'adaptation, en s'installant dans des zones d'agriculture intensive en Espagne,²² en adoptant une vie nocturne à proximité des humains²³ ou en adaptant leurs rythmes d'activités et leurs déplacements en fonction des infrastructures et des activités humaines.²⁴ Avec la multiplication des études de terrain, les écologues se sont rendus compte que les loups étaient capables de se nourrir sur les décharges d'ordures dans des villes de plus de 300'000 habitants.²⁵ L'investigation de nouveaux terrains de recherche a également permis de constater que dans certains espaces à faible densité humaine, comme la Mongolie, les populations du canidé se nourrissaient principalement de bétail.²⁶ Les capacités d'adaptation du loup ne cessent de surprendre et déroutent ainsi les modèles qui tentent de prévoir le développement spatial de leurs populations. Ainsi, en Espagne et contre toute attente, les loups se sont installés dans des zones d'agriculture intensive mais n'ont pas recolonisé des zones montagneuses moins anthropisées à la frontière hispano-portugaise, pourtant plus boisées et plus riches en ongulés sauvages.²⁷ Aux États-Unis, les modèles prédictifs mis en place pour la gestion des populations du canidé, et qui tenaient surtout compte de la qualité écologique de l'habitat,²⁸ ont été invalidés par les loups eux-mêmes, revenus occuper des territoires à faible probabilité de colonisation.²⁹

Il faut donc oublier l'image du loup, répandue en Europe et en Amérique du Nord, comme étant le symbole de la nature sauvage.³⁰ Si dans ces régions les loups semblaient invariablement liés aux étendues apparemment sauvages, et notamment aux montagnes en Europe occidentale (Appenins, Cantabriques, Carpates), ce n'était pas faute de s'adapter aux milieux anthropisés – le loup présentant un haut degré de plasticité comportementale et une grande résistance³¹ – mais parce qu'ils avaient souvent été éradiqués de ces milieux en raison des conflits qui les opposaient aux hommes.³² Ces derniers furent en effet souvent responsables d'une part importante de la mortalité des loups dans la majorité de leur aire de distribution,³³ notamment en Europe puis en Amérique du Nord lors de l'arrivée des colons. Les diverses mesures de protection voire de réintroduction³⁴ mises en place depuis quelques dizaines d'années dans ces régions, alliées à la recolonisation de certains milieux dont ils avaient été exterminés³⁵ font que, de nos jours, les loups vivent au sein de milieux plus ou moins anthropisés dans la grande majorité de leur aire de répartition et «exploitent des niches dans lesquelles ils sont souvent intimement liés avec des communautés humaines».³⁶ Il apparaît même que les loups, non seulement s'adaptent fort bien à la présence des humains, mais parviennent également à en profiter, que ce soit en fouillant dans leurs poubelles ou en s'attaquant à leurs troupeaux.

Il ressort de cette histoire résumée des relations entre les hommes et les loups que ces derniers peuvent vivre à peu près partout, à condition de ne pas être physiquement éliminés. La montagne n'est donc pas le dernier refuge des loups, même si elle a pu jouer ce rôle dans quelques pays d'Europe centrale et occidentale au cours du XX^e siècle. En outre, étant donnée l'évolution socio-économique actuelle des zones de montagne, on peut se demander si ces zones constituent un bon refuge pour les loups et les prédateurs en général.

La montagne, un bon refuge pour les loups?

La montagne, un territoire humanisé

Comme nous l'avons vu précédemment, les loups ont pu être associés aux régions montagneuses en ce qu'elles pouvaient apparaître à certains de ses défenseurs comme des espaces de nature sauvage particulièrement bien adaptés à la survie de cette espèce. Certes, la densité humaine y est en général plus faible que dans

les zones de plaine et il en résulte une biodiversité plus importante, notamment dans les pays développés.³⁷ En Europe occidentale, elles ont souvent conservé une couverture forestière importante et des populations d'ongulés sauvages abondantes. Pour autant, les montagnes ne sont pas des lieux vides d'hommes. Ainsi, en Eurasie, ce sont plus de 800 millions de personnes qui vivent dans les zones montagneuses, soit 21 pour cent de la population totale pour une surface occupant 33,15 pour cent de la superficie totale.³⁸ Dans la plupart des régions du monde, les montagnes sont des lieux habités et transformés par l'action de l'homme. Si ces lieux peuvent apparaître comme des refuges de nature sauvage pour une population urbaine désenchantée,³⁹ elle est rarement perçue comme telle par ceux qui y vivent, y travaillent et contribuent à la façonner. Certes, que ce soit dans le Mercantour en France, dans les Montagnes de Sharr en Macédoine ou dans le Massif du Tien-Shan au Kirghizstan, les habitants n'hésitent aucunement à qualifier la montagne de nature, mais cette nature qu'ils perçoivent n'est pas une nature qui exclut l'homme, bien au contraire.⁴⁰ Elle est une nature qui bénéficie de son action, qui est embellie par sa présence, par la présence des troupeaux, des vergers, des cultures en terrasses, signes dans le paysage d'une maîtrise du milieu et résultat du labeur de leurs prédécesseurs.

La montagne, un territoire victime de la déprise agricole

Cependant, depuis la seconde guerre mondiale, les conditions écologiques et sociales du continent européen ont subi d'importants changements consécutifs aux bouleversements politiques et économiques. Dans une grande partie de l'Europe, la tendance générale a été à une intensification de l'agriculture et une augmentation de la population humaine dans les plaines, parallèlement à un exode rural accompagné d'une déprise agricole dans les montagnes.⁴¹ La réduction de la pression humaine sur les habitats a conduit à une reforestation de zones autrefois cultivées et au retour d'animaux sauvages parmi lesquels les grands prédateurs,⁴² qui ont vraisemblablement bénéficié de cette situation.⁴³ Cependant, ces changements ont des impacts particulièrement négatifs sur les habitants de ces zones rurales. Ces régions deviennent de plus en plus inaccessibles et inutilisables, entraînant une perte économique mais également une perte de savoirs locaux. Le paysage est alors souvent perçu comme sale et mal entretenu, ce qui se traduit par un sentiment de perte d'identité chez ces populations.⁴⁴ Pourtant, ce «retour de la nature» est perçu par certains (scientifiques,

politiques, environnementalistes) comme un «bénéfice» environnemental, et c'est dans les régions montagneuses que se sont créés les premiers Parcs Nationaux, notamment en France et en Italie. Les éléments les plus marquants de ce «retour de la nature», notamment les grands prédateurs, deviennent les symboles les plus contestés des changements négatifs pour les populations rurales.⁴⁵ Cela entraîne des conflits d'acteurs et de pouvoir, ainsi qu'une contestation de la législation sur la protection de l'environnement qui se traduit – entre autres – par la chasse illégale des loups et des ours.

La montagne, dernier refuge de l'élevage extensif?

Même si les zones de montagnes sont depuis longtemps des zones privilégiées pour l'élevage extensif en raison de leurs caractéristiques écologiques,⁴⁶ les phénomènes d'exode rural et de déprise agricole ont entraîné des bouleversements dans l'utilisation des territoires de montagne au sein de nombreuses régions. Ainsi, dans la plupart des montagnes européennes, l'association entre polyculture et élevage mixte qui prévalait autrefois a été abandonnée au profit d'une spécialisation dans l'élevage ovin.⁴⁷ Ces bouleversements sont particulièrement visibles dans certaines communes du Mercantour (France), comme Fontan, dans la vallée de la Roya.⁴⁸ La situation est relativement similaire dans les montagnes de l'ouest de la République de Macédoine, où les vergers, les champs de maïs et de céréales ont été abandonnés faute de main d'œuvre. Dans les Alpes françaises, le nombre des exploitations a dramatiquement diminué tandis que la taille des troupeaux a souvent augmenté sous la pression de la mondialisation des échanges commerciaux et des mesures gouvernementales liées à la Politique Agricole Commune.⁴⁹ Par ailleurs, en raison des difficultés économiques, de nombreux éleveurs se voient dans l'impossibilité de garder leurs troupeaux, notamment dans le Mercantour ou dans les montagnes Cantabriques.⁵⁰

Ainsi, en Europe occidentale, la montagne apparaît comme un refuge pour un élevage extensif mis en grande difficulté par les conditions économiques et pour lequel le loup constitue un problème supplémentaire à gérer, voire dans certains cas une menace pour l'activité pastorale. Cette activité est souvent la dernière à maintenir la présence humaine dans les montagnes par ses troupeaux, à exercer un contrôle sur le paysage et à lui conserver ainsi le rôle de marqueur identitaire pour les populations rurales. Perçu à la fois comme

le résultat et le catalyseur d'un ensauvagement des montagnes, le retour du loup est le symbole d'une perte de contrôle des populations rurales sur leur environnement.

Le niveau d'acceptabilité du loup dans des zones de montagnes subissant la déprise agricole et majoritairement occupées par l'activité pastorale est ainsi particulièrement faible et le potentiel de conflits généré par sa présence peut même constituer un frein à sa survie et à l'expansion de ses populations, en raison de la persécution – légale ou illégale – dont il est victime. Ainsi, une étude de Blanco et Cortés⁵¹ menée dans le nord ouest de l'Espagne montre que les loups colonisent plus facilement les plaines agricoles que les montagnes, alors que ces dernières leur sont *a priori* plus favorables écologiquement, en raison de la densité de populations d'ongulés et de la couverture forestière. Il apparaît que l'expansion des loups est ralentie voire stoppée dans ces zones de montagnes (Monts Cantabrique, Pays Basque) en raison de leur persécution consécutive aux dégâts qu'ils causent aux troupeaux. Ceci expliquerait que la population des loups en Espagne a surtout connu une expansion géographique dans des zones d'agriculture quasiment dépourvues d'ongulés, et ayant une faible couverture végétale et un réseau routier dense. Les auteurs concluent en soulignant l'effet déterminant des facteurs sociaux sur le rétablissement des populations de loups. En Europe occidentale, les zones de montagne apparaissent ainsi comme écologiquement favorables aux loups, mais dans certains lieux, l'intensité des conflits générés par leur présence rend la montagne socialement défavorable au retour de ces animaux.

Quelle place accorder aux loups?

Il ressort ainsi de notre analyse que, loin d'être inféodés aux espaces montagnards, ni même à de prétendus «espaces sauvages» au sens strict, dont l'existence même est douteuse, les loups sont des animaux dont les capacités d'adaptation leur permettent de vivre à proximité des humains dans des paysages variés. Cependant, les conflits qui découlent de leur présence, et qui peuvent mener à leur exclusion de certaines zones, nous interrogent quant à la place que les humains peuvent accorder aux grands prédateurs en général sur l'ensemble de notre planète.

En effet, les relations entre les hommes et les grands prédateurs sont souvent marquées par leur caractère conflictuel. Non seulement le régime riche en

protéines et le besoin de grands espaces vitaux de ces animaux les amènent à entrer en compétition avec les humains quant à leur espace et à leur nourriture, mais ils peuvent également s'attaquer à l'homme dans certaines conditions.⁵² Par ailleurs, l'expansion démographique humaine, l'altération de l'habitat des carnivores et leur retour dans des zones dont ils avaient été éradiqués conduisent à une multiplication et à une intensification des conflits à l'heure actuelle.⁵³ Certes, l'impact économique et le danger représentés par les grands prédateurs tiennent une place importante dans l'émergence et dans la persistance de ces conflits, mais ces facteurs ne suffisent pas toujours à expliquer leur intensité. Les conflits apparaissent liés aux perceptions négatives que les sociétés humaines ont des grands prédateurs.⁵⁴ Ces perceptions négatives ont parfois été décrites comme résultant d'un ensemble d'*a priori* négatifs et d'un symbolisme figé depuis une lointaine époque.⁵⁵ Cette vision socio-centrée des perceptions humaines apparaît de moins en moins satisfaisante dans un contexte où certains anthropologues proposent de repenser le champ de l'anthropologie en y intégrant les animaux⁵⁶ et en révélant leurs capacités à agir sur les schèmes de comportements humains, c'est-à-dire sur leurs pratiques, leurs savoir-faire et leurs conceptions du monde.⁵⁷ L'hypothèse de Boitani concernant les relations hommes – loups apparaît plus convaincante lorsqu'il propose une vision dynamique des conflits où hommes comme loups adaptent leurs comportements dans la coexistence.⁵⁸ De récentes études sont venues confirmer l'hypothèse de Boitani en démontrant le caractère particulièrement dynamique des relations entre les hommes et les loups au Kirghizstan⁵⁹ et l'impact notoire que peuvent avoir les interactions répétées entre les hommes et les grands prédateurs sur la perception qu'en ont les populations rurales en République de Macédoine.⁶⁰

Le caractère fondamentalement dynamique des relations entre les hommes et les loups nous amène à réfléchir sur le fait «d'accorder» une place à l'animal. En effet, dans un paysage par essence dynamique,⁶¹ les sociétés humaines, elles-mêmes en constante mutation, peuvent-elles accorder de manière définitive et unilatérale une place à des animaux aux comportements changeants et qui font également certains choix concernant la place qu'ils occupent?⁶² Faut-il s'attacher à déterminer a priori la place respective de chacun au sein du territoire ou du paysage? Faut-il mettre en place un zonage qui sépare les zones dédiées à l'agriculture de celles consacrées à la protection des animaux sauvages? Faut-il parquer les grands prédateurs dans des réserves boisées et clôturées?⁶³ Autrement dit, faut-il maintenir ce vieux clivage entre nature

et culture, entre espace domestique et espace sauvage, celui-là même qui a conduit à une mise sous cloche d'espaces dits «naturels»?

Ne serait-il pas plus pertinent de chercher à définir, en interaction avec les loups, les modalités d'une relation la moins conflictuelle possible, en accordant non seulement à l'homme, mais aussi aux loups, les capacités interactives qui permettent aux deux de trouver la bonne distance relationnelle au sein d'un environnement dynamique? Cette proposition rejoint celle d'Ingold, qui considère que «les personnes humaines et animales se constituent réciproquement avec leurs identités et leurs finalités particulières». ⁶⁴ Ceci suppose également que l'interactivité, la capacité à créer du lien social, n'est pas le résultat d'une aptitude cognitive strictement humaine biaisée par son mode de vie en société, mais plutôt une caractéristique intrinsèque aux relations entre certains êtres vivants, humains compris, qui prend place au sein de contextes écologiques et historiques communs. ⁶⁵

Il apparaît que les conflits sont moins importants et que la coexistence s'avère possible lorsqu'il existe une forme de réciprocité dans les relations entre hommes et prédateurs. Cette réciprocité, loin d'être uniquement symbolique, donne les moyens à chacun des acteurs d'agir sur le comportement de l'autre, d'exercer une forme de contrôle et de trouver une distance relationnelle adéquate à une cohabitation pas forcément pacifique – car elle se maintient également à coups de fusils – mais au moins envisageable. ⁶⁶ On pourra rétorquer que cette réciprocité n'est pas possible partout et que de ce fait il est possible de définir des zones où la réciprocité est envisageable et d'autres où elle ne l'est pas, et donc de définir des zones à loups et des zones sans loups. Cependant, la définition de ces zones ne tiendrait alors pas compte des capacités des différents acteurs du territoire – humains comme animaux – à changer leurs comportements, ni de la dynamique du paysage.

Enfin, considérer qu'il existe des zones où la réciprocité des relations entre hommes et loups est impossible s'apparente à un constat d'échec de nos sociétés à cohabiter avec les grands prédateurs en contrôlant les modalités de nos relations avec ces animaux. Contrairement à ce que prétendent certains défenseurs des loups, la responsabilité de cet échec n'est pas à imputer aux populations rurales, qui sont directement confrontées aux inconvénients apportés par la présence de grands prédateurs et doivent en supporter le poids (physique, matériel, affectif), mais bien plutôt à l'ensemble de la société qui ne donne pas aux populations rurales les moyens (humains, matériels, législatifs, ...) d'assumer cette réciprocité, alors même que les progrès techniques

devraient permettre, en toute logique, une cohabitation plus confortable qu'il y a plusieurs centaines d'années!

Si nos sociétés occidentales ne peuvent assumer cette réciprocité, qui pourra le faire? Prétendre à l'incompatibilité *de facto* du pastoralisme ou du monde rural avec la présence de grands prédateurs revient à rejeter ces derniers dans un ailleurs que l'on est bien en peine de trouver... Anne Vourc'h⁶⁷ s'inquiétait ainsi de la transformation des espaces ruraux en «zoos du 3^{ème} type», servant d'enceintes aux espèces protégées, au détriment des activités humaines de production. Soit, mais quelle enceinte pourra accueillir ces espèces?

Faudra-t-il que les pays considérés comme moins «développés» deviennent les zoos du troisième type du monde occidental, servant d'enceintes aux grands prédateurs (lions en Afrique, tigres en Inde, jaguar en Amérique du Sud, loups dans les pays de l'Est, et caetera) que beaucoup s'accordent à vouloir maintenir, mais dont personne ne veut dans son arrière-cour (*NIMBY, Not in My Back Yard*)? Comment demander aux populations de ces pays, qui ne disposent souvent pas des mêmes moyens techniques que nos sociétés, de supporter le poids des conflits avec leurs grands prédateurs, alors même que nous prétendons ne pas pouvoir le faire? À moins que – et la question est volontairement provocatrice – sur le principe du droit à polluer, nous ne payions à ces pays un droit à exterminer qui nous permette d'éradiquer nos grands prédateurs en protégeant les leurs?

Notes

- 1 S. H. Fritts et al., «The Relationship of Wolf Recovery to Habitat Conservation and Biodiversity in the Northwestern United States», *Landscape and Urban Planning*, 28, 1994, pp. 23–32; *Id.* et al., «Wolves and Humans», in: L. D. Mech, L. Boitani, *Wolves: Behavior, Ecology, and Conservation*, Chicago 2003, pp. 289–316; L. D. Mech, *The Wolf the Ecology and Behavior of an Endangered Species*, Minnesota 1970.
- 2 F. Mowat, *Never Cry Wolf*, New York 1963.
- 3 R. O. Peterson, P. Ciucci, «The wolf as a Carnivore», in: Mech/Boitani (voir note 1), pp. 104–130.
- 4 L. D. Mech, L. Boitani, «Introduction», in: Mech/Boitani (voir note 1), pp. xv–xvii.
- 5 L. D. Mech, «The Challenge and Opportunity of Recovering Wolf Populations», *Conservation Biology*, 9, 1995, pp. 270–278.
- 6 J. B. Theberge, *Wolves and Wilderness*, Toronto 1975.
- 7 Mech (voir note 5).
- 8 S. Kumar, A. R. Rahmani, «Livestock Depredation by Wolves in the Great Indian Bustard Sanctuary, Nannaj (Maharashtra), India», *Journal of the Bombay Natural History Society*, 97, 2000, pp. 340–348; L. D. Mech, *The Arctic Wolf: Ten Years with the Pack*, Stillwater (MN) 1988; Fritts et al., 2003 (voir note 1).
- 9 Fritts et al., 2003 (voir note 1).

- 10 S. J. Olsen, *Origins of the Domestic Dog: The Fossil Record*, Tucson 1985; H. de Lumley, «Une cabane de chasseur acheuléens dans la grotte du Lazaret à Nice: les issues, les foyers, les activités artisanales», *Archeologia*, 28, 1969, pp. 26–33; J. Clutton-Brock, «Origins of the Dog: Domestication and Early History», in: J. Serpell, *The Domestic Dog: Its Evolution, Behaviour and Interactions with People*, Cambridge 1995, pp. 8–20.
- 11 M. Germonpré et al., «Fossil Dogs and Wolves from Palaeolithic Sites in Belgium, the Ukraine and Russia: Osteometry, Ancient DNA and Stable Isotopes», *Journal of Archaeological Science*, 36, 2009, pp. 473–490.
- 12 C. Vilà et al., «Phylogenetic Relationships, Evolution, and Genetic Diversity of the Domestic Dog», *The Journal of Heredity*, 90, 1999, pp. 71–77; C. Vilà et al., «Multiple and Ancient Origins of the Domestic Dogs», *Science*, 276, 1997, pp. 1687–1689; K. Lindblad-Toh et al., «Genome Sequence, Comparative Analysis and Haplotype Structure of the Domestic Dog», *Nature*, 438, 2005, pp. 803–819.
- 13 Clutton-Brock (voir note 10); F. Verginelli et al., «Mitochondrial DNA from Prehistoric Canid Highlights Relationships Between Dogs and South-East European Wolves», *Molecular Biology and Evolution* 22, 2005, pp. 2541–2551; M. V. Sablin, G. A. Khlopachev, «The Earliest Ice Age Dogs: Evidence from Eliseevichi 1», *Current Anthropology*, 43, 2002, pp. 795–799.
- 14 L. Boitani, «Ecological and Cultural Diversities in the Evolution of Wolf-Human Relationships», in: L. N. Carbyn et al., *Ecology and Conservation of Wolves in a Changing World*, Edmonton 1995, pp. 3–11.
- 15 J.-M. Moriceau, *Histoire du méchant loup. 3000 attaques sur l'homme en France*, Paris 2007.
- 16 P. Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris 2005.
- 17 Mech (voir note 5).
- 18 L. Boitani, «Wolf Conservation and Recovery», in: Mech/Boitani (voir note 1), pp. 317–344.
- 19 A. Murie, *The wolves of Mount McKinley*, Washington 1985.
- 20 J. R. Ginsberg, D. W. MacDonald, *Foxes, Wolves, Jackals, and Dogs: An Action Plan for the Conservation of Canids*, Gland 1990.
- 21 Mech (voir note 5).
- 22 J. C. Blanco, Y. Cortés, «Dispersal Patterns, Social Structure and Mortality of Wolves Living in Agricultural Habitats in Spain», *Journal of Zoology*, 273, 2007, pp. 114–124.
- 23 C. Vilà et al., «Observations on the Daily Activity Patterns in the Iberian Wolf», in: Carbyn et al. (voir note 14), pp. 335–340.
- 24 P. Ciucci et al., «Home Range, Activity and Movements of a Wolf Pack in Central Italy», *Journal of Zoology*, 243, 1997, pp. 803–819; J. Theuerkauf et al., «Spatiotemporal Segregation of Wolves From Humans in the Bialowieza Forest (Poland)», *Journal of Wildlife Management*, 67, 2003, pp. 706–716.
- 25 C. Promberger et al., *Carpathian Large Carnivore Project. Annual Report 1997/98*, Munich 1998.
- 26 J. M. P. Hovens, K. H. Tungalakutja, «Seasonal Fluctuations of the Wolf Diet in the Hustai National Park (Mongolia)», *Mammalian Biology*, 70, 2005, pp. 210–217; J. M. P. Hovens et al., «The Impact of Wolves *Canis lupus* (L., 1758) on Wild Ungulates and Nomadic Livestock in and Around the Hustain Nuruu Steppe Reserve (Mongolia)», *Lutra*, 43, 2000, pp. 39–50.
- 27 J. C. Blanco, Y. Cortés, «Ecological and Social Constraints of Wolf Recovery in Spain», in: M. Musiani et al., *A New Era for Wolves and People: Wolf Recovery, Human Attitudes, and Policy*, Calgary 2009, pp. 41–68.
- 28 D. J. Mladenoff et al., «A Regional Landscape Analysis and Prediction of Favorable Gray Wolf Habitat in the Northern Great Lakes Region», *Conservation Biology*, 9, 1995, pp. 279–294; D. J. Mladenoff et al., «Predicting Gray Wolf Landscape Recolonization: Logistic Regression Models vs. New Field Data», *Ecological Applications*, 9, 1999, pp. 37–44.
- 29 L. D. Mech, «Prediction Failure of a Wolf Landscape Model», *Wildlife Society Bulletin*, 34, 2006, pp. 874–877.
- 30 Mech (voir note 5); Mech/Boitani (voir note 4).

- 31 J. L. Weaver et al., «Resilience and Conservation of Large Carnivores in the Rocky Mountains», *Conservation Biology*, 10, 1996, pp. 964–976.
- 32 J. D. C. Linnell et al., «Predators and People: Conservation of Large Carnivores is Possible at High Human Densities if Management Policy is Favourable», *Animal Conservation*, 4, 2001, pp. 345–349; Mech (voir note 5).
- 33 Weaver et al. (voir note 31), pp. 964–76; Fritts et al. 2003 (voir note 1).
- 34 M. Musiani, P. C. Paquet, «The Practices of Wolf Persecution, Protection, and Restoration in Canada and the United States», *BioScience*, 54, 2004, pp. 50–60.
- 35 E. E. Bangs et al., «Status of Gray Wolf Restoration in Montana, Idaho, and Wyoming», *Wildlife Society Bulletin*, 26, 1998, pp. 785–798; S. H. Fritts et al., «Planning and Implementing a Reintroduction of Wolves to Yellowstone National Park and Central Idaho», *Restoration Ecology*, 5, 1997, pp. 7–27; U. Breitenmoser, «Large Predators in the Alps: The Fall and Rise of Man's Competitors», *Biological Conservation*, 83, 1998, pp. 279–289; Mech (voir note 1).
- 36 Fritts et al. 2003 (voir note 1), p. 289.
- 37 UNEP (United Nations Environment Programme) World Conservation Monitoring Centre, *Mountain Watch Report*, Cambridge 2002.
- 38 UNEP (voir note 37).
- 39 Descola (voir note 16); V. Pelosse, A. Micoud, «Du domestique au sauvage cultivé: des catégories pertinentes de la biodiversité?», *Etudes Rurales*, 129–130, 1993, pp. 9–14.
- 40 N. Lescureux, *Les représentations collectives du loup dans un village du Mercantour. Les inquiétudes d'une communauté rurale face à son avenir* (mémoire de Master, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris), Paris 2002; N. Lescureux, *Maintenir la réciprocité pour mieux coexister. Ethnographie du récit kirghiz des relations dynamiques entre les hommes et les loups* (thèse, Muséum National d'Histoire Naturelle, Paris), Paris 2007; *Id.*, *Influence du niveau d'interaction avec les grands prédateurs (ours, loups, lynx) sur la perception des populations locales en République de Macédoine* (Report, Fondation Fyssen – Norwegian Institute for Nature Research), Paris 2008.
- 41 D. MacDonald et al., «Agricultural abandonment in mountain areas of Europe: Environmental consequences and policy response», *Journal of Environmental Management*, 59, 2000, pp. 47–69; J. H. A. Meeus et al., «Agricultural Landscape in Europe and Their Transformation», *Landscape and Urban Planning*, 18, 1990, pp. 289–352.
- 42 J. D. C. Linnell et al., *Guidelines for Population Level Management Plans for Large Carnivores in Europe* (Report prepared by Large Carnivore Initiative for Europe), Rome 2007.
- 43 A. Falcucci et al., «Changes in Land-Use/Land-Cover Patterns in Italy and Their Implication for Biodiversity Conservation», *Landscape Ecology*, 22, 2007, pp. 617–631.
- 44 F. Höchtl et al., ««Wilderness»: What it Means When it Becomes Reality – A Case Study from the Southwestern Alps», *Landscape and Urban Planning*, 70, 2005, pp. 85–95; T. Taton, «Perception de l'évolution post-culturelle des paysages de terrasses», *Bulletin d'écologie humaine*, 9, 1991, pp. 39–53.
- 45 Lescureux, 2002 (voir note 40).
- 46 UNEP World Conservation Monitoring Centre (voir note 37).
- 47 S. Bobbé, «Polémique autour d'un projet de zonage, appliqué à la gestion des loups dans l'arc alpin français», *Espaces et sociétés*, 110–111, 2003, pp. 111–128.
- 48 Lescureux, 2002 (voir note 40).
- 49 L. Garde, *Loup et pastoralisme. La prédation et la protection des troupeaux dans la perspective de la présence du loup en Région Provence Alpes Côtes d'Azur*, Convention d'étude avec le Ministère de l'Environnement no 48/96 du 30 août 1996 (CERPAM: Centre d'Etudes et de Réalisations Pastorales Alpes Méditerranée), Manosque 1996.
- 50 Blanco/Cortés (voir note 27); R. Larrère, «Le loup, l'agneau et l'éleveur», *Ruralia*, 5, 1999, pp. 135–147.
- 51 Blanco/Cortés (voir note 27).

- 52 A. Treves, K. U. Karanth, «Human-Carnivore Conflict and Perspectives on Carnivore Management Worldwide», *Conservation Biology*, 17, 2003, pp. 1491–1499.
- 53 Breitenmoser (voir note 35).
- 54 T. W. Clark et al., «Crafting Effective Solution to the Large Carnivore Conservation Problem», *Conservation Biology*, 10, 1996, pp. 940–948; S. R. Kellert et al., «Human Culture and Large Carnivore Conservation in North America», *Conservation Biology*, 10, 1996, pp. 977–990; Fritts et al., 2003 (voir note 1).
- 55 Clark (voir note 54); G. Carbone, *La peur du loup*, Paris 1991.
- 56 Descola (voir note 16).
- 57 F. Brunois, «Pour une approche interactive des savoirs locaux: l'ethno-éthologie», *Journal de la Société des Océanistes*, 120–121, 2005, pp. 31–40; F. Brunois, «Man or Animal: Who Copies Who? Interspecific Empathy and Imitation Among the Kasua of New Guinea», in: A. Minelli et al., *Animal Names*, Venise 2005, pp. 369–381.
- 58 Boitani (voir note 14).
- 59 N. Lescureux, «Towards the Necessity of a New Interactive Approach Integrating Ethnology, Ecology and Ethology in the Study of the Relationship between Kirghiz Stockbreeders and Wolves», *Social Science Information*, 45, 2006, pp. 463–478.
- 60 N. Lescureux, J. D. C. Linnel, «Knowledge and Perceptions of Macedonian Hunters and Herders: The Influence of Species Specific Ecology of Bears, Wolves, and Lynx», *Human Ecology*, 38, 2, 2010, pp. 389–399.
- 61 T. Ingold, «The Temporality of Landscape», *World Archeology*, 25, 1993, pp. 152–174.
- 62 I. Mauz, «Les conceptions de la juste place des animaux dans les Alpes française», *Espaces et sociétés*, 110–111, 2003, pp. 129–145.
- 63 C. Deverre, «Le loup (le retour) et l'agneau (le départ?)», *Courrier de l'Environnement de l'INRA*, 36, 1999, pp. 67–68.
- 64 T. Ingold, «Hunting and Gathering as Ways of Perceiving the Environment», in: R. Ellen, K. Fukui, *Redefining Nature: Ecology, Culture and Domestication*, Oxford 1996, pp. 117–154.
- 65 A. Hornborg, «Reply to Bird-David N. 1999. «Animism» revisited: Personhood, Environment, and Relational Epistemology. *Current Anthropology* 40: S67–S79», *Current Anthropology*, 40, 1999, pp. S80–S81.
- 66 Lescureux, 2007 (voir note 40); Lescureux (voir note 60).
- 67 A. Vourec'h, «Réintroduction du lynx dans les Vosges. Discours entrecroisés», *Sociétés*, 31, 1991, pp. 45–52.